

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 FÉVRIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XXIV — LA MORTE ENTEND !

(Suite)



Oui, morte, répondit à voix basse le docteur.

—Morte !... Morte, hurla-t-il.

Et il s'enfuit comme un fou, emplissant toute la villa de ses appels et de ses cris.

Et comme M. de Belleruche venait d'accourir, tout pâle aussi de saisissement, comme il lui demandait plein d'anxiété :

—Maurice, qu'est-ce donc ?... qu'arrive-t-il ?

Sans répondre, car il n'aurait pu prononcer un seul mot, l'enfant, dont tout le corps frémissait, l'entraîna rapidement vers la mère de Suzanne.

A peine eut-il jeté les yeux sur Clotilde que le comte ne put, à son tour, retenir un cri terrible.

—Ah ! la malheureuse... elle se meurt ! cria-t-il.

—Elle est morte ! sanglota le petit Maurice.

—Morte !

Et M. de Belleruche, qui s'était vivement approché de la jeune femme, devint encore plus pâle, encore plus livide.

Car, en effet, elle semblait morte !... Dans son regard vitreux, aucune flamme de vie !... Aucun souffle ne s'échappait non plus de ses lèvres entr'ouvertes !... Le pouls ne battait plus !... Le cœur semblait arrêté !...

Mais le comte s'était redressé, éperdu, et d'un bond, s'élançant à son tour dans le parc, il appelait ses gens.

Et comme ceux-ci étaient accourus au premier appel, tout pâles et tout saisis aussi :

—Le docteur Laval !... Le docteur Laval !... Vite !... Vite ! leur cria-t-il d'une voix étranglée.

Et il n'avait pas encore fini de parler qu'un des domestiques disparaissait avec la rapidité de l'éclair vers la maison de santé.

Et le comte et le petit Maurice, anéantis et foudroyés, demeuraient immobiles en face l'un de l'autre, quand le docteur Laval arriva tout essoufflé.

—Que vient-on de me dire ! s'écria-t-il, Mme Clotilde !...

—Régardez, docteur ! fit le comte que l'on entendait à peine.

Et tandis que le petit Maurice s'agenouillait au pied du lit, le docteur Laval se penchait sur la mère de Suzanne.

Et, tout de suite son visage devint très sombre et il eut un geste désespéré.

—Morte ! n'est-ce pas ? fit la voix sourde du comte.

—Oui, morte ! répondit à voix basse le docteur. Les membres rigides... l'œil vitreux et plein de stupeur... Je cherche en vain la vie... je ne la trouve pas... .

Les sanglots de Maurice venaient de l'interrompre.

—Oui, tout est bien fini ! reprit-il en secouant douloureusement la tête. Oui, la pauvre femme aura succombé sans doute à cette maladie de cœur dont elle me parlait et qui la faisait parfois si cruellement souffrir... Oh ! ce sont là des maladies terribles et qui ne pardonnent pas... qui ne pardonnent guère !... Pauvre femme !... Pauvre petite Suzanne !... La voilà encore une fois sans mère !... encore une fois orpheline !...

—D'ailleurs, ajouta-t-il plus vivement, n'avait-elle pas, hier éprouvé une émotion très violente !... sa fille n'avait-elle pas disparu ?...

—Oui, docteur, et à cette heure nous sommes encore sans nouvelles d'elle... .

—Est-ce possible !

—A cette heure, nous ne l'avons pas encore retrouvé... .

—C'est étrange !

—Si étrange qu'il doit y avoir là-dessous quelque dramatique histoire que j'ignore... quelque ténébreux secret que Mme Clotilde, dont j'étais pourtant un ami bien sincère, n'aurait pas osé me dire... Et c'est la disparition de son enfant qui l'a tuée, la pauvre femme !...

—N'en doutez pas ! fit vivement le docteur.

—Mais si elle n'est plus là pour s'occuper de sa pauvre petite, dit vivement à son tour et la voix ferme M. de Belleruche, vous pensez bien que, moi, je ne l'abandonnerai pas, et qu'il faudra bien que je la retrouve et qu'on nous la rende ! — comme il faudra bien, ajouta-t-il pour lui seul et le regard chargé d'éclairs, que je retrouve et que l'on me rende mon Yvonne !...

—Oh ! certes, répondit le docteur, je vous connais trop, monsieur le comte, pour ne pas savoir quel fidèle ami et quel énergique défenseur cette malheureuse petite orpheline trouvera en vous... .

—Mais quel chagrin, quelle douleur pour cette enfant que l'on retrouvera trop tard !... pour cette enfant à qui les premiers mots que l'on devra dire, seront ces mots terribles : Suzanne, votre mère est morte !... Suzanne, priez pour elle, vous ne la reverrez plus !...

—Vous parlez de la douleur de Suzanne, fit tout bas M. de Belleruche en montrant Maurice, jugez-en par la sienne !... Ses sanglots me font mal !...

En effet, toujours agenouillé devant le lit, le petit Maurice ne cessait de jeter de lourds sanglots, tout en portant de temps à autre à ses lèvres les mains glacées de Clotilde.

—Pauvre petit ! fit à voix basse le docteur. Encore une émotion qui n'aidera pas à le remettre !... Mais il faudrait l'arracher de là... ne pas lui laisser ce spectacle sous les yeux... .

Et, doucement, il s'avançait vers Maurice, puis, lui posant la main sur l'épaule :

—Mon petit ami, dit-il en se penchant vers lui, écoute-moi... Il ne faut pas rester ici... il faut aller te promener dans le parc et surtout te faire une raison, si tu ne veux pas retomber malade... Dis, veux-tu ?... Allons, viens... viens, mon enfant... .

Mais celui-ci, qu'il cherchait à entraîner, résistait doucement, et, le visage baigné de larmes, son regard exprimant le plus profond désespoir, il se rejetait vers Clotilde dont sa main serrait encore... serrait de toutes ses forces la main glacée.

—Non, monsieur, non, laissez-moi près d'elle, bégayait-il d'un ton suppliant, laissez-moi près d'elle, que bientôt je ne reverrai plus !...

Puis, avec un affreux déchirement :

—Morte !... Elle est morte ! s'écria-t-il de plus en plus anéanti, de plus en plus foudroyé. Oh ! non, ce n'est pas vrai ! Nous nous trompons !... Morte !... Mon Dieu !... Madame Clotilde !... Mère !... mère !... Maurice vous parle !... Maurice vous appelle !... Mère !

—Elle ne l'entend plus, dit douloureusement le docteur.

—Hélas ! soupira le comte.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES